

Moitié par persuasion, moitié par force, lady Eleanor avait décidé Simone à se lever.

— Votre robe est chiffonnée, observa-t-elle. Il faut en mettre une autre. Celle que vous aviez le premier soir après votre arrivée. Il aimera à vous revoir ainsi. Je vais vous aider !

Elle avait déjà préparé la robe et se mettait à déshabiller Simone qui se laissait faire, toute à ses pensées, ne songeant même pas à s'étonner du complet changement des manières de sa tante, ni à remarquer l'avidité triomphante avec laquelle lady Eleanor la regardait, la maniait, touchait sa peau satinée, soupesait la masse de ses cheveux. A un certain moment, la vieille femme s'agenouilla pour déboutonner les bottines de Simone, et, prenant entre ses mains les pieds de la jeune fille, les caressa, les réchauffa avec autant de plaisir qu'elle avait dû en éprouver jadis en touchant ceux de ses petits enfants, et Simone se rendit alors vaguement compte que cette femme orgueilleuse et dure était sa protectrice, son amie, son esclave autant que son bourreau, qu'elle lui donnerait son dévouement, sa sollicitude, son amour, tout, hormis la liberté !

Mais, loin de toucher Simone, ces sentiments l'importunaient, la fatiguaient. L'envie lui venait de les mépriser, de les repousser, d'en user pour sa vengeance.

— Laissez-moi, dit-elle. Vous me faites mal !

— Oui. Vous souffrez à présent, mon enfant, et vous m'en voulez beaucoup. Plus tard, vous me remercirez.

— Je suis malheureuse par vous, pour toujours ! s'écria désespérément Simone.

Et, cherchant à faire retomber son malheur sur qui le provoquait, avec une sorte de satisfaction âpre :

— Votre fils aussi sera malheureux. Vous pouvez exiger que je l'épouse, mais comment voulez-vous que je l'aime ?

Cette objection était depuis longtemps prévue et réfutée.

— Quand vous le connaîtrez, vous l'aimerez forcément, affirma lady Eleanor, pleine d'une superbe fatuité maternelle. Vous êtes d'ailleurs, trop attachée aux vôtres pour ne pas vous attacher à votre mari. Enfin, vous avez de l'honneur : une fois devenue sa femme, le devoir vous liera, puis l'habitude, et, aveuglé comme il l'est par sa passion, Richard, au moins, ne s'apercevra pas de ce qui manque.

Elle avait ainsi tout calculé, tout arrangé, pour le bonheur de l'un aux dépens de l'autre. Elle le disait, trahissant naïvement l'insondable profondeur de son égoïsme, et, pour s'excuser devant Simone, sans doute aussi devant sa propre conscience, elle ajoutait :

— Une mère a le droit de faire passer avant tout les intérêts de son fils. Vous donner à Richard était le seul moyen d'assurer son avenir, et je n'avais pas le temps d'attendre que la résolution vint de vous. Je suis malade, Simone, très malade. Je peux mourir d'un instant à l'autre, et je ne veux pas que mon fils reste seul au monde. Il n'y a qu'une femme qui puisse remplacer une mère. A présent, je m'en irai tranquille.

Sa mort la laissait aussi indifférente que le malheur de Simone. La première, elle s'oubliait pour son fils, et cette complète immolation personnelle adoucissait, atténuait, palliait, en quelque sorte, la férocité monstrueuse de son idolâtrie.

Elle avait achevé la toilette de Simone et elle l'entraînait maintenant. Sur le seuil de sa chambre, la jeune fille tenta une dernière révolte :

— Et si mes parents vous refusent leur consentement ? demanda-t-elle.

— Soyez tranquille, nous ne passerons pas outre.

Simone ne vit pas le sourire qui accompagnait cette réponse. Son âme éplorée se réfugiait en un suprême espoir, et si lady Eleanor ne l'eût fait luire à ses yeux, peut-être aurait-elle refusé de la suivre ou défailli en chemin avant de parvenir au but redouté.

A l'entrée du petit salon où s'étaient écoulées tant d'heures lourdes, pénibles, délicieuses cependant en comparaison de l'heure présente, lady Eleanor lui fit faire encore une pause.

— Souvenez-vous de ce dont nous sommes convenues, recommanda-t-elle anxieusement : vous ne devez faire aucune remarque, aucune question sur l'état de Richard, ni surtout rien dire, rien montrer, qui puisse lui laisser croire que vous agissez à regret. Ce serait abuser de sa délicatesse, le forcer à vous rendre votre parole, vous dégager par un subterfuge. Vous n'en êtes pas capable ?

— Je n'invoquerai pas l'honneur de votre fils, promit dédaigneusement Simone. Ce serait inutile.

Elle n'était pas dupe de cette manœuvre, concertée, sans doute, entre la mère et le fils, pour épargner autant que possible à ce dernier les désagréments d'une situation embarrassante. Lady Eleanor, néanmoins, se contenta de sa réponse.

— C'est bien, dit-elle, entrons. Il est là.

Poussant la porte, elle fit faire un pas à sa nièce. Et, malgré elle, attirée par la fascination de l'effroi, Simone, avidement, regarda.

.....

Le rideau rouge était écarté. Derrière, apparaissait une baie de

communication et, faisant suite au salon de lady Eleanor, la petite pièce où Richard se tenait d'habitude, entendant tout ce qui se disait chez sa mère, s'associant, invisible, à la vie commune.

Mais, à présent, la cachette devenait inutile, et il en était sorti. Il était là, debout, à la place même où, la veille, était apparu Thomas Erlington, et, dans le crépuscule du jour finissant, une rapide illusion égara Simone. Richard aussi était grand, élancé ; vu ainsi à contre-jour, on aurait pu le prendre pour Thomas ou pour son frère jumeau.

Il fit un mouvement et s'avança, détruisant brusquement la ressemblance.

Au lieu de la figure douce et juvénile dont Simone gardait le souvenir, elle distinguait vaguement une tache noire, une chose informe, inhumaine, plus répulsive à première vue que toute laidure naturelle.

Le jeune homme fit encore un pas, et elle se rendit compte.

Richard portait un bandeau de soie noire, une sorte de loup artistement agencé qui lui coupait le visage en travers, depuis le milieu du front jusqu'à la lèvre supérieure, percé seulement de deux trous à travers lesquels paraissaient les yeux.

L'adaptation était étroite, parfaite, ne permettant d'entrevoir, de deviner rien de ce qu'on voulait cacher et, dans cette interruption complète, dans cet obstacle que le regard ne pouvait percer, il y avait un effrayant problème, un inconnu aux fantastiques terreurs.

Les yeux mêmes, bleu sombre, très grands, très vifs, et la bouche fine, bien dessinée, rouge et saine sous une moustache blonde laissée à découvert, ces traits isolés qui paraissaient, qui souriaient, qui vivaient dans ce masque, en faisaient plus saisissant l'aspect lugubre. Simone s'était attendue à une émotion forte et pénible, mais non à l'appréhension harcelante de ce déguisement sinistre.

Richard avançait encore.

— Ma chère petite cousine ! dit-il.

Elle ne s'aperçut pas de la douceur infinie qu'il mettait dans ces simples mots. Elle ne les entendit peut-être même pas. De prime abord une idée l'avait saisie et absorbée tout entière :

— Que peut cacher ce bandeau ?

Et elle ne songeait à rien, elle ne voyait rien en dehors de ce lambeau d'étoffe, de cette chose si minime, si fragile, qui suffisait pourtant à marquer Richard d'un signe fatal, à le mettre à part des autres hommes.

— La pauvre petite est intimidée, dit lady Eleanor avec commiseration, tandis que ses ongles s'incrustaient brutalement dans le bras de Simone. Cela ne peut te surprendre !

En s'adressant à son fils, elle se transformait, adoucie, câline, donnant à la gaucherie même de ce tutoiement inaccoutumé une tendresse particulière.

— Je crois plutôt, dit tristement Richard, que, de près, je lui fais peur.

Les griffes de lady Eleanor s'enfoncèrent plus profondément encore, et Simone balbutia :

— Ne pensez pas... vous devez comprendre... vous savez bien...

Elle protestait ainsi faiblement, par respect de la parole donnée, par une machinale habitude de bonne éducation, par un involontaire mouvement de pitié. Elle remarquait, à présent, l'ardeur suppliante des yeux qui interrogeaient les siens, l'émotion communicative de la voix de Richard, elle démêlait en lui quelque chose de doux, de triste qui le faisait très différent de sa mère et qu'il tenait certainement du côté paternel, comme sa prononciation, son allure, ses manières ; et peut-être que si, en ce moment encore, honnêtement, il eût rendu à Simone la parole extorquée, si, loyalement, il eût découvert son visage, elle aurait pu le regarder d'un regard compatissant, indulgent, avoir encore pour lui de l'estime, de la reconnaissance, être touchée de ce grand amour qu'il avait pour elle, qui sait ? peu à peu, un jour, en venir à considérer comme généreux, méritoire, faisable, le sacrifice, le dévouement que personne ne lui eût imposé.

Mais il n'eut pas l'inspiration noble, seule capable de changer leur sort à tous les deux ; il affirma au contraire tout de suite son intention de profiter des droits honteusement acquis, de s'associer à l'infamie machination de lady Eleanor.

— Je sais que vous avez consenti, dit-il d'un ton troublé. Je comprends ce que vous faites pour moi. J'ai peut-être tort d'accepter... mais la tentation est trop forte.

Il baissa la tête et, à demi-voix, demanda, cachant mal son inquiétude :

— Vous ne reprenez rien de ce que vous avez dit :

— Je ne reprendrai pas ma parole, répliqua Simone avec effort, à moins que vous-même...

— Oh ! pour moi, s'écria-t-il ardemment, il n'y a plus qu'une chose en ce monde : c'est de vous aimer et de vous rendre heureuse ! Cela paraît une bien folle prétention de ma part, mais, malgré tout, il me semble que je pourrai vous rendre heureuse !

Il parlait de la rendre heureuse au moment même où il consom-